

combe la noble, l'importante charge dans un pays démocratique de former des citoyens, ne doit-elle pas être, en effet, parfaite ?

Or, qu'appellerons-nous parfait ? Sera-ce la condition de l'épouse et de la mère aveuglément dévouée, bonne chrétienne au fond et remplie d'ex-nourriture pour son esprit et acquièrerait des connaissances propres à lui faciliter sa tâche compliquée.

Si dans toutes les villes et tous les villages du pays, les jeunes filles se rassemblaient une fois la semaine pour entendre discourir sur l'histoire, la littérature et les arts, pour perfectionner une éducation à peine ébauchée à l'école, le goût de l'étude s'étendrait, et la frivolité serait détrônée. Autre résultat : les jeunes hommes, qui dès leur entrée dans le monde auront été charmés par le commerce de femmes brillantes et cultivées, le bon mari qui auprès de son épouse ne connaîtra pas le premier moment de lassitude ou d'ennui, ne feront jamais des abonnés de cercles.

La co-opération de toutes les forces féminines, l'union de toutes nos volontés, mesdames, peut sans nul doute obtenir ce désirable état de choses.

Maintenant, j'ai une candidate à proposer pour les clubs artistiques féminins—quand ils existeront. J'hésite un peu à vous la nommer, parce que je crains presque de commettre une hérésie en patronnant une telle postulante. Ma foi, tant pis ! Appelez-moi si vous voulez : petite fille des vieux Gaulois, mais vous saurez le nom de mon personnage.

C'est la "Gaieté". Ne lui faites pas trop mauvais accueil, je vous en prie ; elle est si bonne enfant. Et puis c'est à tort qu'on l'accuse d'être très futile. Je sais que l'espiègle tire volontiers la langue à la pédanterie, mais il est aussi vrai que cette fille de l'esprit est au fond dans les meilleurs termes avec la science.

C'est elle qui, dans le "*Monde où l'on s'ennuie*", le chef-d'œuvre de Pailleron, dit avec sa fine ironie au jeune savant, auteur d'un rapport sur les palimpsestes, trop agréable au dire de quelques moroses pédagogues : "Prenez garde ! C'était presque amusant."

Voilà ce que nous ne craignons pas. Un spirituel et gracieux enjouement, au contraire, nous

semble le vêtement qui sied le mieux au mérite de la femme à qui on ne pardonne pas d'usurper la sévère gravité du sexe fort.

Les muses n'ont rien de maussade : Apollon est un dieu plein d'agrémens.

Si les premières allaient prendre des airs de pim-bèches et si le fils du soleil s'avisait un beau jour de se déguiser en Mentor, leurs temples seraient bientôt désertés.

Ces génies bienfaisants ont la grâce poétique qui séduit la sensible nature féminine et l'enthousiaste jeunesse.

On ne saurait donc mieux faire que d'employer d'aussi aimables agents à convertir à la vie intellectuelle cette partie de notre sexe dont nous avons déploré l'aveugle indifférence.

Maintenant, croirez-vous que je m'écarte par trop de mon sujet si, profitant de cette occasion unique qui réunit ici les représentantes de toutes les parties du pays, j'appelle tout spécialement votre attention, avant de finir, sur un fait qui intéresse hautement notre bonheur national.

Mesdames, de par ce pouvoir que nous possédons de façonner l'âme et l'esprit de nos enfants, l'avenir est entre nos mains. Préparons à nos héritiers un avenir heureux et calme en combattant chez eux les préjugés de races, germes de discorde, semence de haine. La Providence a jeté et a mêlé sur ce coin de terre les enfants de deux glorieuses nations ; c'est à nous, mères de familles, qu'il appartient de leur apprendre à vivre dans la charité et la paix. Pour notre part, nous nous efforcerons d'apprendre à nos enfants la langue et l'admirable histoire de la Grande-Bretagne, espérant que nos sœurs anglaises suivront la même ligne de conduite à l'égard de notre langue et de nos traditions. En nous connaissant mieux, nous aurons les uns pour les autres plus d'estime et de sympathie, et à la suite de ces sentiments surgira le principe d'humanité qui s'exprime par un seul mot : tolérance.

La doctrine n'est pas nouvelle. Son origine date du commencement de l'ère chrétienne. Le fils de Dieu l'a fondée en disant : "*Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes.*"